

Le soleil, semblable aux forges de Vulcain, illuminait l'horizon lorsque Marguerite et sa fille Guenièvre quittèrent leur maison pour se rendre à la ville. Elles avaient pris l'habitude, dès les premiers jours du mois, d'aller acheter des tissus, des étoffes et de la mercerie. Marguerite, couturière de renom, ne se servait que chez les plus grands fournisseurs de la ville, eux-mêmes approvisionnés par les plus importants marchands de la région. Pour sa clientèle, essentiellement composée de bourgeois et de nobles, d'une exigence bien souvent démesurée, elle mettait un soin particulier à choisir les plus beaux tissus les plus richement ornés, et surtout les plus rares, ainsi que les fourrures les plus douces. Car à la cour, la concurrence entre courtisanes et nobles dames était rude. C'était à celle qui porterait la robe la plus richement ornée dans le plus beau tissu.

Les rapports commerciaux avec l'Orient s'amplifiant, le cendal, soie ressemblant au taffetas actuel, était souvent vendu dans la teinte garance ; la paile, soie brochée venant d'Alexandrie, le siglaton, brocart d'or fabriqué dans tout l'Orient pour les vêtements de très grand luxe ; l'osterin, drap de soie teint en pourpre et le samit, étoffe d'origine byzantine, proche du cendal mais épais et plus riche, étaient devenus incontournables pour la confection des toilettes

des dames de la cour du duché de messire Enguerrand de Coupelain.

Or, parallèlement au marché de la soie, le trafic commercial de fourrures en provenance d'Asie se développa. Malgré leur cherté, l'importation de fourrures précieuses augmentait. Fourrure d'ours, de zibeline et de martre, dont la noblesse raffolait. Le rouge et le vermeil avaient leur préférence. Tout au long du Moyen Âge, les fourrures servaient presque exclusivement aux bordures des manches et aux encolures, ainsi que de doublure aux vêtements.

Les deux femmes, la tête déjà remplie de projets pour l'une ou l'autre de leurs clientes, n'avaient qu'une hâte, arriver en ville et acheter ce qu'il y avait de plus beau et de plus doux au toucher. Marguerite avait promis à Guenièvre de lui confectionner la plus jolie robe de mariée, le moment venu. Mais la jeune fille était encore loin de penser à cela. Pour l'instant, seule la broderie l'intéressait, et lorsque ses parents l'incitaient à sortir à la rencontre de jeunes gens de son âge, elle répondait : « La broderie me prend tout mon temps, pour l'instant mon cœur n'a pas la place pour un jeune homme ! »

*
* *
*

— J'ai garni le panier de provisions, dit Guenièvre, j'y ai ajouté deux belles pommes bien rouges.

— Gourmande ! la gronda sa mère. As-tu préparé la robe de madame Joinville ?

— Voici! Mère.

Guenièvre tenait dans ses bras un carton aux dimensions de la robe, protégée par un papier de soie. Très bien, hâtons-nous, la journée s'annonce chaude.

Les deux femmes montèrent dans le chariot tiré par deux chevaux. Marguerite se saisit des rênes, Guenièvre prit soin de déposer avec précaution la boîte contenant la robe de la cliente à l'arrière du chariot, avant de s'installer aux côtés de sa mère.

— Au revoir! crièrent-elles en chœur à Yvin, à ce soir!

— Soyez prudentes et attention aux brigands de grand chemin, ajouta-t-il avant de retourner aux travaux des champs.

— Si nous les rencontrons, nous leur soufflerons dessus, plaisanta Guenièvre.

Yvin sourit en entendant la réflexion de sa fille chérie.

— Bon sang ne saurait mentir! murmura-t-il.

*
* *

Marguerite et Yvin s'étaient connus très jeune. Face à leur amour sans limite, les parents des jeunes gens décidèrent de les marier dès que Marguerite serait en âge d'avoir des enfants. C'est ainsi que le jour de ses quatorze ans, elle épousa Yvin de quatre ans son aîné. L'année qui suivit leur union, elle mit au monde une petite fille qu'ils prénommèrent Guenièvre.

Yvin, toujours prêt à en découdre avec le premier venu, entra très jeune comme écuyer, puis comme chevalier au

service du seigneur Enguerrand de Coupelain. C'est alors que, victime d'une mauvaise blessure lors d'une rixe contre des brigands cherchant à tuer son maître, il dut quitter à contrecœur la garde rapprochée de ce dernier. Il était fier de voir que sa fille avait hérité de son caractère sanguin, mais regrettait que ce ne fût pas un garçon, qui, à son tour, aurait pu entrer au service du seigneur de Coupelain. L'amour qu'il portait à sa femme le comblait tellement que très vite il préféra rester à ses côtés et fonder une famille unie. C'en était terminé de la vie de caserne, seules à présent comptaient sa femme Marguerite et leur fille Guenièvre.

Quinze années s'écoulèrent dans un bonheur sans ombre et sans nuage. Guenièvre grandissait tout en sagesse et en beauté. De taille moyenne, l'ovale parfait de son visage ressemblait à ces icônes russes qui décorent les églises orthodoxes, qui, lorsque vous plongez votre regard dans le bleu de leurs yeux, vous transportent sur les vagues d'un océan de douceur. Ses longs cheveux auburn, souples et ondulés, venaient caresser le bas de ses reins à chacun de ses mouvements.

Marguerite, couturière dont la réputation n'était plus à faire, initia très tôt Guenièvre aux travaux d'aiguille. Très vite, l'élève dépassa le maître, car malgré son jeune âge, Guenièvre parvenait à broder comme personne. Des points les plus simples aux plus compliqués, sans compter ceux sortis tout droit de son imagination débordante, les courbes et les pleins ressortaient magnifiés une fois passés entre ses doigts agiles.

— Je prendrai votre succession, rassurait-elle souvent sa mère, j'aime tellement la broderie!

Marguerite était très fière de sa fille unique.

*
* *
*

Cela faisait des heures que les deux femmes avançaient, ballottées de gauche à droite, sur le chemin caillouteux menant à la ville. Le soleil était à son zénith lorsque Marguerite proposa à Guenièvre de faire une petite pause avant d'arriver à la ville.

— Je ne vous dis pas non! J'ai une de ces faims! dit-elle.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt? Nous nous serions arrêtées avant le pont cassé!

— Non! Cet endroit n'est pas sûr, un homme s'est fait égorger la semaine passée.

— Comment es-tu au courant de cela? l'interrogea Marguerite.

— J'ai entendu père en parler avec notre voisin.

— Il ne m'en a rien dit, c'est étrange.

— Sans doute ne voulait-il pas nous effrayer.

— Sans doute! s'étonna sa mère.

Les deux femmes arrêtaient leur chariot un peu à l'écart du chemin. Le soleil brillait de tous ses rayons. La chaleur lourde et accablante devenait difficilement supportable.

— Si nous allions nous abriter sous cet arbre là-bas! proposa Guenièvre.

— Tu as raison, cette chaleur... m'incommodé, reconnut Marguerite tout en s'éventant avec son chapeau de paille.

— Il va falloir mettre les chevaux à l'abri, les pauvres, regardez comme ils transpirent! s'inquiéta la jeune fille.

Ce n'est qu'une fois les animaux à l'abri que Guenièvre installa le déjeuner. Elle sortit du panier le rôti de porc froid, accompagné de pommes de terre rôties, qu'elle avait pris soin de préparer la veille.

Les deux femmes mangèrent d'un bon appétit.

— Et maintenant... une belle pomme! se réjouit-elle.

— Tes joues sont aussi rouges que ces pommes, sourit sa mère.

— Vous aussi mère êtes rouge! Vous sentez-vous bien?

— Oui! pourquoi?

— Je vous trouve plus lasse que lors de notre précédent voyage!

— Ne t'inquiète pas pour moi, mange ta pomme. En revanche, je garde la mienne pour le retour.

Guenièvre croqua à belles dents dans sa pomme qui, en se fendant, fit jaillir un jet de jus sucré jusque sur le corsage de Marguerite.

— Oh! Excusez-moi! s'esclaffa-t-elle.

Cette dernière sourit à son tour.

— Ce n'est rien! Je vais me reposer, chante-moi notre chanson préférée s'il te plaît, lui demanda Marguerite. Si je m'endors, promets-moi de me réveiller rapidement, nous avons encore de la route à faire.